SYLWIA KUCHARUK

Université Marie Curie-Skłodowska, Lublin

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'AMITIÉ SUR L'EXEMPLE DE *BECKET OU L'HONNEUR DE DIEU* DE JEAN ANOUILH

Selon les critiques, *Becket ou l'honneur de Dieu* est une étude profonde sur l'amitié, dans laquelle Anouilh présente « une philosophie de l'amitié, telle qu'il la comprend et telle qu'il n'a jamais pu la pratiquer »¹.

Tout semble diviser Henri II, roi d'Angleterre et Becket son sujet : le statut social, l'appartenance ethnique, les valeurs, l'éducation et la culture personnelle. Autant de différences, pour ne citer que quelques exemples, qui devraient les éloigner l'un de l'autre. Malgré cela, leur amitié subsiste et même surmonte plusieurs épreuves. Néanmoins, au fil du temps, Becket évolue sur le plan social et personnel et leur amitié semble en subir le contrecoup. D'emblée, la question se pose de savoir si l'amitié entre le souverain et son sujet, entre l'altruiste et l'égoïste, entre un homme intelligent et un rustre, est possible. Anouilh nous présente plusieurs facettes de cette amitié, située dans un contexte socioculturel conflictuel, entre deux individus qui diffèrent sous tous les aspects, amitié qui a pourtant quelque chose d'universel. Dans notre propos, nous voudrions apporter une réflexion sur les principes sur lesquels repose l'amitié et sur l'influence qu'ont sur elle les facteurs extérieurs (comme par exemple l'appartenance à une classe sociale) et intérieurs (les valeurs, les traits de caractère, la culture) à partir de l'analyse de la relation amicale entre les deux protagonistes. Nous présenterons tout d'abord le contexte sociopolitique et une analyse comparative des deux amis, ensuite les différentes étapes de leur amitié, pour réfléchir à la signification que celle-ci revêt à leurs yeux et aux raisons de sa rupture, et pour finalement nous interroger sur la philosophie de l'amitié présentée par l'auteur dans cette œuvre.

¹ É. de Comminges, *Anouilh, littérature et politique*, Nizet, Paris 1997, p. 125.

Avant d'entrer dans une analyse plus approfondie, il paraît légitime de présenter le cadre spatio-temporel de la pièce ainsi que son contexte sociopolitique, qui n'est pas sans importance. L'action se passe dans le milieu féodal anglo-saxon, dans un XII^e siècle marqué de guerres et de conquêtes. C'est aussi l'époque où le conflit entre le pouvoir temporel et spirituel, qui apparemment contribue à la rupture de l'amitié entre le roi et Becket, s'envenime. Les relations entre les deux protagonistes sont définies et régies dès le début par le serment féodal prêté au roi, « serment de lui conserver sa vie, ses membres, sa dignité et son honneur » (*B.*, p. 23)². Becket, en tant que vassal, lui doit donc fidélité et obéissance. En retour Henri II, en tant que suzerain, est dans l'obligation de le protéger et de l'entretenir. À l'évidente position d'infériorité de Becket par rapport au roi, s'ajoute encore le fait que Becket est un Saxon. Il appartient à la nation vaincue par les Normands. Il est donc « doublement » inférieur au roi : par l'origine et par le rang. Leur amitié semble ainsi faire exception à la règle disant que l'amitié est incompatible avec la relation d'autorité. En outre, si on prend en considération la situation politique et le fait que les Normands massacrent depuis des années la population saxonne, tous deux devraient plutôt être les pires ennemis. Leur amitié semble donc non seulement exceptionnelle mais presque impossible. Logiquement, Becket devrait haïr profondément le roi et ses oppresseurs, comme le font ses compatriotes.

Vu que les Saxons « n'avaient droits qu'au massacre » (*B.*, p. 12), Becket décide de suivre l'exemple de son père et, au lieu de chercher à se venger, il choisit de collaborer avec les Normands pour avoir une vie plus commode. De plus, il se consacre pleinement au service de son roi, faisant preuve à plusieurs reprises de fidélité et de dévouement : il lui sauve la vie en risquant la sienne, il n'hésite pas non plus à prendre la place du valet au service de son seigneur. Becket déclare ouvertement : « Je suis votre serviteur, mon prince. Que je vous aide à gouverner ou à vous réchauffer, pour moi, c'est pareil : j'aime vous aider » (*B.*, p. 10). Le roi, quant à lui, comble Becket de faveurs. Il est son vassal favori et son conseiller, mais avant tout son compagnon de débauche. Finalement, ils deviennent inséparables : « À la chasse, au bordel, à la guerre ; tous les deux des nuits entières derrière des pots-de-vin ; dans le lit de la même fille quelquefois — et même au conseil devant la besogne » (*B.*, p. 130).

Pourtant, même si au début les contextes socioculturel et politique n'empêchent pas leur amitié, ceux-ci ne resteront pas sans influence sur les étapes futures de leur relation, nous y reviendrons dans la partie suivante de l'analyse. Au début, on remarque juste quelques signes presque imperceptibles de discorde qui semblent plutôt liés à l'origine de Becket, et qui annoncent peut-être un conflit imminent. Le roi, dépourvu de tact, rappelle à plusieurs reprises à Becket son appartenance à « la race vaincue ». Quant à Becket, au plus profond de lui-même, il

² *B.* = J. Anouilh, *Becket ou l'honneur de Dieu*, La Table Ronde, Paris 1959.

n'a pas la conscience tranquille à cause de sa collaboration. Il soupire auprès du roi endormi :

Mon prince... Si tu étais mon vrai prince, si tu étais de ma race, comme tout serait simple. De quelle tendresse je t'aurais entouré, dans un monde en ordre, mon prince. Chacun l'homme d'un homme, de bas en haut, lié par le serment et n'avoir plus rien d'autre à se demander, jamais. [...] Mais moi, je me suis introduit en trichant, dans la file — double bâtard. Dors tout de même, mon prince. Tant que Becket sera obligé d'improviser son honneur, il te servira. Et si un jour, il le rencontre... (*un petit temps. Il demande :*) Mais où est l'honneur de Becket ? (*B.*, p. 47)

La question suivante se pose alors. Comment est-il possible que nos protagonistes se lient d'amitié dans ce contexte socioculturel difficile ? Nous ne connaissons pas l'origine de leur amitié. Ce qui semble les rapprocher, c'est surtout leur passion commune pour la vie libertine. Becket avoue ouvertement adorer la chasse, le luxe et la vie commode. À ce qu'il dit, ce sont justement les raisons pour lesquelles il est devenu collaborateur. En ce qui concerne le roi, il est connu pour sa passion pour les femmes. Il est défini dans l'œuvre comme « un gros garçon brutal, mal sorti de l'adolescence et seulement soucieux de son plaisir » (*B.*, p. 90). Becket, insouciant, insolent, immoral et léger, lui semble alors un compagnon de débauche idéal. Pourtant, ils ont des caractères tout à fait différents. Le roi est peureux alors que Becket est quelqu'un « qui n'a peur de rien, même pas du ciel » (*B.*, p. 42). Henri II s'emporte facilement et cède facilement aux passions. Il exprime ouvertement son amitié pour Becket alors que celui-ci n'exprime jamais ses sentiments, au point qu'il semble même en être privé.

Le roi : Tu m'aimes, Becket ?

Becket : Je suis votre serviteur, mon prince. [...]

Le roi : Je me demande parfois si tu es capable d'amour. Aimes-tu Gwendoline ?

Becket : Elle est ma maîtresse, mon prince.

Le roi : Pourquoi mets-tu des étiquettes sur tout, pour justifier tes sentiments ?

Becket : Parce que, sans étiquettes sur tout, le monde n'aurait plus de forme, mon prince... (*B.*, p. 26)

Face au roi, qui est un homme brutal et parfois cruel, mais qui au fond s'attendrit facilement, Becket semble impénétrable, presque inhumain. Par moments, le roi s'interroge sur la réciprocité de leur amitié en disant : « Tu vois que je suis ton ami et que tu as tort de ne pas m'aimer » (*B.*, p. 45). De fait, Becket prétend ne rien aimer au monde et même ne pas aimer qu'on l'aime.

Le roi est trivial, grossier et même vulgaire. Becket au contraire est quelqu'un de raffiné, un esthète. Le roi qui « n'a aucun goût pour les choses intellectuelles »³, qui avoue ouvertement ne pas aimer penser et qui trouve même que le fait de trop penser peut nuire à la santé, apprécie pourtant le côté cérébral de Becket. « Tu me rendras intelligent » (*B.*, p. 31) dit-il, conscient de sa faiblesse. D'ailleurs, il se

³ M. Rabut, « Le thème de Thomas Becket dans *Becket ou l'honneur de Dieu* de J. Anouilh, et *Meurtre dans la cathédrale*, de T.S. Eliot », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé : Lettres d'humanité* 23, décembre 1964, p. 524, <http://www.persee.fr/doc/bude_1247-6862_1964_num_23_4_4223> [consulté le 29.08.2016].

réjouit à l'idée que les capacités intellectuelles de son favori soient supérieures à celles de son entourage : « Thomas est mille fois plus intelligent que nous tous réunis » (B., p. 81). Finalement, il le nomme chancelier d'Angleterre.

Le roi : Il a étudié, vous savez ! C'est incroyable tout ce qu'il connaît. [...] Quant à sa légèreté, ne soyez pas dupes. Il boit sec, il aime bien s'amuser, mais c'est un garçon qui pense tout le temps. Quelquefois, ça me gêne de le sentir penser à côté de moi [...]. Je ne faisais rien sans ton conseil, c'était secret, maintenant ce sera public, voilà tout. (B., p.15)

Becket s'avère aussi un habile diplomate, ce que le roi n'a jamais été.

La présente analyse comparative des deux protagonistes confirme le fait que malgré leurs apparentes similitudes, à savoir le côté léger, la passion pour la vie fastueuse, les femmes et la chasse, Henri II est l'antithèse de Becket sur plusieurs plans. Il convient donc de savoir si une amitié entre des êtres si opposés est possible. Les études présentées dans *Psycho-sociologie de l'amitié*⁴ le confirment. Certes, l'amitié entre le roi et Becket ne se base pas sur des similitudes de caractère, comme c'est le plus souvent le cas, mais au contraire, sur leur complémentarité. Comme le constate à juste titre Marguerite Rabut : « C'est surtout leurs contrastes qui les attirent et qui les font se compléter. Henri II trouve en Becket ce qui lui manque : gros garçon brutal, il est ébloui par l'intelligence de son ami, par sa culture, et son équilibre intérieur »⁵. On pourrait même dire qu'il trouve en Becket son moi idéal⁶, il aimerait bien être comme lui et avoir ses qualités. Cela le rend complexé, l'amène à « marquer de temps en temps des points contre Becket », c'est-à-dire à une sorte de rivalité à laquelle Becket réagit au début avec complaisance, mais qui, au cours de l'action, s'aggrave et finalement contribuera, entre autres, à la fin de leur amitié.

Avant de présenter les raisons de cette rupture, il paraît indispensable de présenter les différentes étapes de leur amitié afin de savoir quelle signification celle-ci revêt à leurs yeux. Comme on vient de le constater plus haut, ce qui rapproche les deux hommes, ce sont surtout des goûts similaires et des caractères complémentaires. Selon les auteurs de *Psycho-sociologie de l'amitié*, ces traits caractérisent la première étape de l'amitié, l'étape de l'attirance mutuelle après laquelle le sentiment se cristallise. Cela correspondrait à ce qu'Aristote appelle l'amitié basée sur le plaisir et l'utilité⁷, une relation alors encore fragile et immature, loin de l'idéal. Force est de constater qu'à cette étape, les protagonistes tirent de leur amitié des profits évidents. Becket est pour le roi un compagnon de débauche idéal, il rend sa vie moins ennuyeuse. Avec à ses côtés un vassal fidèle, dévoué et intelligent, le roi se sent moins solitaire et plus fort face aux adversaires qui ne manquent pas dans son entourage personnel et face aux représentants de l'Église

⁴ J. Maisonneuve et L. Lamy, *Psycho-sociologie de l'amitié*, PUF, Paris 1993.

⁵ M. Rabut, *op. cit.*, p. 524.

⁶ Cf. J. Maisonneuve et L. Lamy, *op. cit.*, p. 207.

⁷ Cf. Aristote, *Éthique de Nicomaque*, trad. J. Voilquin, Éditions Garnier Frères, Paris 1961.

avec lesquels il est en conflit. Il se rend compte aussi du fait que, grâce à Becket qui se distingue de tous par son intelligence, sa culture et son raffinement, il évolue lui-même sur le plan humain. De plus, Becket le voit comme il a envie d'être vu. Il le respecte et l'accepte tel qu'il est, ce qui lui donne l'impression d'être un peu moins médiocre. Pour ce qui est de Becket, à part l'évidente amélioration de ses conditions de vie et l'ascension dans l'échelle sociale qu'il doit à son suzerain, cette amitié semble donner un sens à sa vie. Déraciné et collaborateur, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, il le fait pour le bien de son roi, comme s'il espérait retrouver ainsi son honneur souillé par la collaboration. À cette étape, leur amitié repose donc surtout sur une entraide réciproque et le plaisir d'être ensemble.

Après la nomination de Becket au rang de chancelier, celui-ci subit une métamorphose. Il cesse d'être un homme léger et frivole. Il prend sa fonction au sérieux et essaie d'encourager le roi à devenir plus soucieux de son royaume et de son peuple. Le roi, d'ailleurs, se plaint du côté sérieux de son ami devenu chancelier :

Becket : Il faut travailler double aujourd'hui.

Le roi : Avec toi, ça finirait par être ennuyeux, d'être roi. Toujours à se préoccuper des autres... il me semble que j'entends l'archevêque. Tu étais meilleur compagnon autrefois ! Moi, quand je t'ai nommé chancelier, avec tous les revenus attachés à la charge, j'ai cru que tu allais tout simplement faire deux fois plus la fête, voilà tout ! (*B.*, p. 56)

Mais il apprécie toujours ses conseils et le fait que, grâce à lui, il renforce sa position par rapport à ses adversaires. Suite à ce changement de personnalité de Becket et de son système de valeurs, leurs rapports commencent à évoluer. Leur amitié ne semble plus se baser sur le plaisir mais plutôt sur l'utilité. Becket est un habile diplomate et le roi en tire de nombreux profits. Becket, de son côté, s'épanouit pleinement dans sa nouvelle fonction. Il semble sceller ainsi son appartenance à la nation normande : « Ma mère est maintenant l'Angleterre » (*B.*, p. 21). Comme le constate à juste titre Élie de Comminges : « Un but commun lie ces deux êtres : la grandeur du royaume »⁸.

À cette étape, on observe cependant en Becket les premiers signes de désillusion et parfois de dégoût provoqués par la conduite irresponsable du roi. Rien de surprenant, car la frivolité et l'insouciance du roi ne facilitent pas la tâche de chancelier de Becket, il en est un peu déçu. La différence de système de valeurs des deux hommes se manifeste de plus en plus et commence à influencer sur leur relation. Survient alors un événement qui semble marquer un tournant dans leur rapport — et que les critiques semblent cependant négliger : c'est la mort de Gwendoline, la maîtresse préférée de Becket, une mort provoquée en quelque sorte par un caprice du roi. Celui-ci ressent de plus en plus douloureusement la réserve de Becket. Il commence à douter de son sentiment et exige de lui des preuves d'amitié. Après

⁸ É. de Comminges, *op. cit.*, p. 126.

avoir obtenu de Becket la promesse d'accéder à n'importe quelle demande de son roi, celui-ci en profite en lui demandant de lui céder Gwendoline, sachant bien que, malgré les apparences, son vassal tient beaucoup à elle. On a l'impression que le roi est jaloux de la réciprocité de l'amour entre Becket et Gwendoline. Ainsi, Becket se trouve piégé par son ami. C'est d'ailleurs la seule situation dans laquelle il devient incapable de cacher ses sentiments, ce qui peut témoigner aussi de l'importance de cet événement. Les didascalies nous apprennent qu'il souffre. Il devient « tout pâle » (B., p. 42), « tout raide » (B., p. 43), « de glace » (B., p. 43). Il demande au roi de renoncer à ce caprice, au nom de leur amitié, mais le roi reste sourd à ses paroles.

Le roi : Ce qu'il faudrait me trouver maintenant, si tu m'aimais, c'est une fille qui m'aide à me dégrossir. J'en ai assez des putains.

Becket, tout pâle, après un temps : Je suis votre serviteur, mon prince, et tout ce que j'ai est à vous. Mais vous avez bien voulu me dire que j'étais aussi votre ami.

Le roi : Justement, entre amis, ça se fait. (*Il sourit méchant*) Tu tiens à elle, alors ? Tu peux tenir à quelque chose, toi ? Dis-le-moi si tu y tiens ? (*Becket ne répond pas*) [...] (B., p. 42)

Il ne lui reste qu'à accepter le caprice de son monarque. À leur grande surprise, la maîtresse de Becket, qui lui était profondément dévouée, ne veut pas se donner au roi et se suicide, ce qui bouleverse profondément les deux hommes. Ils ne le laissent pas paraître, mais tous deux prennent conscience du fait que cet événement les marquera pour toujours et que rien ne sera plus jamais comme avant.

À cet événement, succède la nomination de Becket au statut d'archevêque primat. Le roi le nomme à ce poste pour avoir « son homme » au sein de l'Église avec laquelle il est en conflit. Pourtant, Becket essaie dès le début d'en dissuader le roi et le prévient des conséquences :

Becket : C'est une plaisanterie, mon prince ? Voyez un peu l'homme édifiant, le saint homme, que vous voudriez charger de ces saintes fonctions ! (*Il écarte son bel habit comiquement*) [...] Quel bel archevêque j'aurais fait ! Regardez mes nouvelles chaussures ! C'est la dernière mode de Paris. N'est-ce pas gracieux, ce petit retroussis ? N'est-ce pas plein d'onction et de componction ? [...] Si je deviens archevêque, je ne pourrai plus être votre ami. [...] C'est une folie, mon Seigneur. Ne faites pas cela. Je ne saurai servir Dieu et vous ! (B., p. 77)

Son raisonnement semble logique étant donné le conflit entre pouvoir temporel et spirituel. Pourtant le roi, de nouveau, reste intransigeant. À sa grande surprise, après sa nomination, Becket, conformément à ce qu'il a annoncé, renonce à son poste de chancelier. Il ne le fait d'ailleurs pas en personne mais renvoie par messenger les sceaux aux trois lions, symbole du pouvoir du chancelier. C'est à partir de ce moment que le roi change d'attitude envers lui. Henri II se sent profondément blessé par le geste de son ami, au point d'en devenir fou. Il est déchiré par des sentiments contradictoires. Il veut se venger de Becket, et pour ce faire, il lui tend des pièges. Pourtant, quand son vassal s'en sort, il ne cache pas sa satisfaction. Par moments, le roi passe de la haine à l'admiration pour Becket, ce qui

témoigne de la complexité de ses sentiments. On a l'impression qu'il souffre de cette amitié déçue « comme d'un amour malheureux »⁹. Il avoue à son épouse :

Becket est mon ennemi, mais dans la balance des êtres, bâtard, nu comme sa mère l'a fait, il pèse mille fois votre poids, Madame [...] Becket m'attaque et il m'a trahi. Je suis obligé de me battre contre lui et de le briser mais, du moins, m'a-t-il donné, à pleines mains, tout ce qu'il y a d'un peu bon en moi. [...] C'est pourquoi je vous interdis de sourire, quand il meurt ! [...] Becket a été mon ami, plein de force, de générosité et de sang. (*Il est encore secoué par un sanglot et il crie :*) Ô mon Thomas ! [...] J'ai été seul, toujours, personne ne m'a jamais aimé sur cette terre que Becket ! (*B.*, p. 103)

Il y a d'un côté son amour-propre blessé, une envie de vengeance, et de l'autre, de l'admiration, de la gratitude, de l'amour passionné et parfois même de la pitié. Dévoré par ces passions, le roi paraît irrationnel. Finalement, les sentiments négatifs prennent le dessus :

Un misérable qui a mangé mon pain ! Un homme que j'ai tiré du néant de sa race ! Que j'ai aimé ! (*il crie comme un fou :*) Je l'ai aimé ! Et je crois bien que je l'aime encore. [...] Je ne peux plus rien ! Veule comme une fille. Tant qu'il vivra, je ne pourrai jamais rien. Je tremble, étonné, devant lui... Et je suis roi ! (*il crie, soudain*) Personne ne me délivrera donc de lui ? (*B.*, p. 145)

Il prétend haïr Becket au point de le vouloir mort. Il avoue sa déception en constatant à propos de l'amitié : « C'est une bête familière, vivante et tendre. Elle semble n'avoir que deux yeux toujours posés sur vous et qui vous réchauffent. On ne voit pas ses dents. Mais c'est une bête qui a une particularité curieuse, c'est quand elle est morte qu'elle mord » (*B.*, p. 120). Jacqueline Blancart-Cassou observe à juste titre que ce que le roi appelle haine « n'est autre que sa jalousie »¹⁰. Becket semble bien comprendre l'attitude du roi, car il avoue : « Nous nous aimions et je crois qu'il ne me pardonne pas de lui avoir préféré Dieu » (*B.*, p. 88).

Il reste encore la question de savoir d'où vient cet engouement subit de Becket pour le spirituel et les intérêts de l'Église, alors qu'il a combattu celle-ci jusqu'à sa nomination d'archevêque primat. Il ne s'agit certainement pas d'une conversion, car le nouveau prélat nie être touché par la grâce. Tout porte à croire que ce geste a une autre explication, peut-être plus personnelle. Blancart-Cassou constate que Becket « a trouvé un autre maître — Dieu lui-même — à aimer et à servir »¹¹. On peut comprendre la déception du roi qui se sent trahi. Pourtant, il nous semble que Dieu est pour Becket plutôt une sorte d'échappatoire qui lui sert à ne pas finir par détester son roi. C'est le seul moyen de s'éloigner de lui tout en lui restant proche, car il entoure toujours son roi d'une tendresse protectrice. Il est aussi conscient du fait qu'il est incapable de répondre à l'attente du roi qui, au nom de l'amitié, exige de lui des sacrifices à n'en plus finir et toujours plus absurdes. Il se rend compte aussi de la force destructrice de l'amitié du roi, contre laquelle il doit le protéger

⁹ J. Blancart-Cassou, *Jean Anouilh, les jeux d'un pessimiste*, Presses universitaires de Provence, Marseille 2008, p. 32.

¹⁰ *Ibidem*, p. 33.

¹¹ *Ibidem*.

pour son bien et pour le bien du royaume, ce que pourrait confirmer la citation suivante :

Le roi : Je suis ton roi, Becket ! Et tant que nous sommes sur cette terre, tu me dois le premier pas. Je suis prêt à oublier bien des choses, mais pas que je suis roi. C'est toi qui me l'as appris.

Becket, grave : Ne l'oubliez jamais, mon prince. Fût-ce contre Dieu ! Vous, vous avez autre chose à faire. Tenir la barre du bateau.

Le roi : Et, toi, qu'est-ce que tu as à faire ?

Becket : J'ai à vous résister de toutes mes forces, quand vous barrez contre le vent. (*B.*, p. 128)

Le bateau symbolise évidemment l'Angleterre, et à travers cette métaphore, Becket rappelle au roi son devoir. De fait, tout ce qu'on peut reprocher à Becket, c'est de s'être opposé au roi et c'est justement cela que celui-ci ne lui pardonne pas. Pourtant, est-ce que ce n'est pas là la vraie amitié que de s'opposer à son ami quand il commet des erreurs ? En tant qu'archevêque, il ne se sent plus obligé de lui obéir, mais il lui reste toujours fidèle, autant qu'à des valeurs et objectifs qu'ils se sont fixés et que le roi peine à réaliser. Il s'agit du bien du royaume, dans lequel Becket voit aussi le bonheur du roi. Il faut rappeler ici les paroles de Becket qui essayait de convaincre le roi en disant que « L'Angleterre sera faite le jour où les Saxons seront aussi vos fils » (*B.*, p. 29). Sa mort, à laquelle il consent, n'y contribue-t-elle pas, justement ? Le roi, dans son acte de pénitence, est obligé de faire la paix avec les Saxons ; ainsi, il renforce sa propre position et celle du royaume.

Par ailleurs, dès le début, le comportement du roi à l'égard de son ami a paru ambivalent. Comminges souligne « son admiration pour Becket, son affection, sa camaraderie et sa confiance enfantine mais également son besoin adolescent de dominer, d'humilier, de faire sentir qu'il est le roi et que lui, Becket n'est que Saxon »¹². L'amitié du roi est intense mais dévastatrice. Comme le constate à juste titre le critique, elle est « mêlée d'envie, du besoin d'humilier, d'asservir »¹³. On a l'impression que plus il devient complexé, plus il humilie Becket et plus grand est le sacrifice qu'il demande de sa part. Ce sont justement ces provocations qui détachent peu à peu Becket de son roi.

Nous avons vu au début, que dans cette pièce, Anouilh présente une certaine philosophie de l'amitié. La présente analyse semble confirmer que pour Anouilh « l'amitié vraie doit savoir aller jusqu'au bout, que tous les obstacles fondent devant elle, ou du moins qu'elle aide à surmonter tous les obstacles »¹⁴. Lequel des deux protagonistes de la pièce incarne-t-il cette amitié ? Anouilh brouille souvent les pistes et ne nous facilite pas la réponse à cette question. Il pourrait sembler que, comme le constate Comminges : « Cette amitié est symbolisée par le roi qui

¹² É. de Comminges, *op. cit.*, p. 129.

¹³ *Ibidem*, p. 123.

¹⁴ *Ibidem*, p. 125.

ne saurait rien refuser aux demandes d'un tel sentiment s'il se savait payé de retour »¹⁵. Le critique remarque aussi que :

Le sentiment qui porte Becket vers Henri II n'est pas vraiment de l'amitié ; c'est un sentiment plus complexe. Il y a du respect et parfois même de la camaraderie. Becket voudrait aimer le roi. Il s'efforce d'y parvenir mais ayant renié ses origines, il ne se croit pas digne d'aimer : cependant il sert le roi par besoin de fidélité. Un but commun lie ces deux êtres : la grandeur du royaume. [...] Fils d'un pauvre Saxon qui fit fortune dans la collaboration, pauvre comme La Sauvage, Becket ne peut s'estimer ; dès lors, comment pourrait-il aimer et se croire digne d'être aimé¹⁶.

Pour appuyer sa thèse, il recourt à la psychologie : « C'est une réaction humaine et courante que les gens qui ne s'estiment pas n'arrivent pas à croire que d'autres puissent trouver en eux des qualités qu'ils nient eux-mêmes »¹⁷. La thèse de Comminges pourrait sembler d'autant plus fondée que le roi déclare pouvoir tout sacrifier au nom de l'amitié :

Le roi : Ô mon Thomas ! Tu me renvoies les trois lions du royaume, comme un petit garçon qui ne veut plus jouer avec moi... Tu crois que tu as l'honneur de Dieu à défendre maintenant ! Moi, j'aurais fait une guerre avec toute l'Angleterre derrière moi et contre l'intérêt de l'Angleterre pour te défendre, petit Saxon. Moi, j'aurais donné l'honneur du royaume en riant pour toi. Seulement, moi, je t'aimais et toi, tu ne m'aimais pas ; voilà toute la différence. (*B.*, p. 86)

Pour lui, « l'amitié devrait tout surmonter, quitte à laisser de côté les principes et faire table rase de tout »¹⁸. Il n'en reste pas moins vrai que le roi n'est pas fidèle à cette vision idéale de l'amitié dont il s'est fait l'image. Pour le prouver, il suffit de rappeler la situation avec Gwendoline, quand Becket, justement au nom de l'amitié, a demandé au roi de ne pas lui prendre sa maîtresse. Le roi a refusé. Ainsi, n'est-il pas le premier à avoir trahi leur amitié ? Malgré cela, après le drame, Becket reste auprès du roi. N'est-ce pas la preuve majeure de son amitié ? N'est-ce pas justement lui qui, à plusieurs reprises, a donné des preuves de son dévouement pour le roi acceptant des sacrifices ? D'ailleurs, comme le dit le proverbe « Qui cesse d'être ami ne l'a jamais été »¹⁹. On doute d'autant plus de l'amitié du roi envers Becket.

Vient ainsi la question cruciale de notre analyse, à savoir si Becket aime vraiment le roi. Il donne lui-même la réponse, qui paraît plutôt sincère :

Le roi : Tu ne m'aimais pas, n'est-ce pas, Becket ?

Becket : Dans la mesure où j'étais capable d'amour, si, mon prince. (*B.*, p. 132)

On est ainsi plutôt enclin à constater que c'est Becket qui incarne l'amitié authentique. Au fond, il n'a jamais cessé d'être l'ami du roi, malgré les différences

¹⁵ *Ibidem*.

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ *Ibidem*, p. 127.

¹⁸ *Ibidem*, p. 123.

¹⁹ *Dictionnaire des proverbes et dictons*, F. Montreynaud, A. Pierron, F. Suzzoni (dir.), Dictionnaires Le Robert, Paris 1993, p. 60.

qui les ont séparés et malgré le mauvais caractère de ce dernier. Becket a trouvé un moyen de rester son ami en lui offrant sa « tendresse protectrice ». Malheureusement, cette idée de l'amitié ne convenait pas au roi, ce qui a mené au conflit.

Dans la présente analyse nous avons présenté plusieurs facteurs intérieurs et extérieurs qui ont pu influencer l'amitié entre les deux protagonistes. Nous avons démontré que cette amitié ne reposait pas sur de bonnes bases. Nous avons examiné les raisons de sa rupture. Les deux personnages sont en quelque sorte incapables d'aimer pour diverses raisons. On pourrait définir certaines d'entre elles comme une différence de perception de l'image de l'amitié et une attente particulière envers cette relation. Elle est évidemment difficile mais, comme le constate Comminges, elle est surtout « compliquée par le caractère primitif du roi. Une rivalité entre les deux hommes entre en jeu également, ainsi que le besoin qu'[a] Henri de tirer vengeance afin de prouver sa supériorité, du moins le croit-il »²⁰. Comme le dit Blancart-Cassou, « Becket dominé par le roi sur le plan social, puisqu'il est son sujet, lui est très supérieur sur le plan humain »²¹. Tout porte à croire que c'est justement cette différence qui a contribué directement au drame. La supériorité de Becket sur le roi, qui au début a attiré ce dernier, est devenue progressivement un obstacle à leur amitié. Le roi ne supportait pas l'idée de se sentir inférieur à son sujet. C'est donc l'amour-propre blessé et l'égoïsme du roi qui les ont séparés. Ainsi, on peut constater que ce qui a contribué à la naissance de leur amitié, a finalement contribué aussi à sa rupture.

A FEW REFLEXIONS ON THE FRIENDSHIP IN *BECKET OR THE HONOUR OF GOD* BY JEAN ANOUILH

Summary

The above work is a conjecture on a new interpretation of the complicated friendship between Henry II, King of England, and Thomas Becket, saint martyr, as characters in Jean Anouilh's play *Becket or The Honour of God*. They have little in common, and it seems that everything divides them. An analysis of this opus is used as a starting point to a general reflection on the influence of external factors such as social status and political framework, as well as internal factors such as personality traits, value system, and propriety on particular stages of friendship. The analysis is also an attempt at defining the concept of friendship presented in the play.

Key words: friendship, dominance, competition.

²⁰ É. de Comminges, *op. cit.*, p.125.

²¹ J. Blancart-Cassou, *op. cit.*, p. 33.